

## Introduction

# Trace et récit de vie

« Je n'attends rien de la suite de l'histoire, moi, je dirais personnellement que je n'attends qu'une chose, ce qu'il y aura encore des justes et qu'il y aura des poètes pour dire les justes<sup>1</sup>.

Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli. Sous la mémoire et l'oubli, la vie. Mais écrire la vie est une autre histoire. Inachèvement<sup>2</sup>.

Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire<sup>3</sup>. »

Depuis plus d'un demi-siècle, la création d'Annie Ernaux capte à l'instar d'une caméra « la dimension vécue de l'Histoire ». Elle nous propose, à travers la trace écrite, un art singulier qui vise la recherche, la récupération et la restitution de tout ce qui peut témoigner d'une vie révolue.

---

1. Transcription de la fin de l'émission « Une vie, une œuvre : Paul Ricœur (1913-2005) », réalisée par Françoise ESTÈBE et Anne-Pascale DESVIGNES, France Culture, 2 mars 2013, [<https://www.youtube.com/watch?v=g3NoJ3SqPAC>].

2. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 657.

3. ERNAUX Annie, « Les années », in *Écrire la vie*, *op. cit.*, p. 1082.

De manière générale, la trace incarne la vie. Et la connaissance. La vie marque et laisse des empreintes indélébiles. Le fœtus qui vient au monde après avoir imprégné le corps et l'âme de sa mère porte en lui la mémoire de cette coexistence magique. C'est le premier souvenir qu'ils se partagent. Au fil du temps on laisse des traces et on se laisse imprégner et traverser par celles-ci. Et l'art ernalien met en lumière le processus de la quête des traces matérielles qui permet la récupération et la reconstruction d'une vie révolue, indicible. Les empreintes affectives individuelles et collectives nous habitent et nous édifient dès notre enfance. De même que les empreintes corporelles et cérébrales. Nous nous inscrivons dans une chaîne générationnelle dont l'héritage nous marque viscéralement et détermine notre chemin de vie. La recherche et la récupération des traces et des empreintes est suivie par la réparation et l'harmonisation qui naissent suite à l'instauration de l'écriture. Elle-même devient une trace (écrite) de la mémoire.

L'écriture, forme essentielle de partage du sensible, permet à l'écrivaine de dire l'indicible et l'invisible, et de sauver de l'effacement une histoire individuelle ou/et collective. Dès son premier roman, *Les armoires vides* (1974) et jusqu'à son dernier récit, *Le jeune homme* (2023), ses écrits restituent la vie telle qu'elle a été, sans la métaphoriser, son écriture étant dépourvue de fioritures, ou de toute intentionnalité de fictionnalisation.

## LA TRACE, UN CONCEPT PLURIVOQUE

« Le monde est couvert de signes qu'il faut déchiffrer, et ces signes, qui révèlent des ressemblances et des affinités, ne sont eux-mêmes que des formes de similitude. Connaître sera donc interpréter : aller de la marque visible à ce qui se dit à travers elle, et demeurerait, sans elle, parole muette, ensommeillée dans les choses. "Nous autres hommes nous découvrons tout ce qui est caché dans les montagnes par

des signes et des correspondances extérieures ; et c'est ainsi que nous trouvons toutes les propriétés des herbes et tout ce qui est dans les pierres. Il n'y a rien dans la profondeur des mers, rien dans les hauteurs du firmament que l'homme ne soit capable de découvrir. Il n'y a pas de montagne qui soit assez vaste pour cacher au regard de l'homme ce qu'il y a en elle ; cela lui est révélé par des signes correspondantes"<sup>4</sup>. »

« Écrire, je le vois comme sortir des pierres du fond d'une rivière<sup>5</sup>. »

L'étude de la trace à l'aune de la création artistique et de l'instauration de l'écriture révèle l'interrogation de plusieurs domaines de la connaissance humaine. On retient la plurivocité du concept de trace, et les recherches nombreuses développées dans les domaines de la philosophie, la sémiotique, l'anthropologie, les sciences exactes mais aussi de l'histoire, la géographie et la paléontologie ou en dernière instance, des sciences numériques et de la technologie. La trace renvoie à la perte, à l'oubli et en dernière instance, à la mort. La vie les précède, par tout ce qui tient au vécu, au temps et à la mémoire. Ainsi évoque-t-on avec Jean Greisch la métaphore de la naissance de l'être dont il ne préserve que les traces (sous la forme des photos ou des enregistrements vidéo ou de la parole d'autrui). Selon le philosophe, « le sens de cet événement fondateur ne nous est accessible qu'à travers les traces, sous la double forme des empreintes qu'il a laissées dans notre corps, et du discours des autres qui nous le relatent et qui rapportent à une histoire de désir ou de non-désir qui nous précède<sup>6</sup> ». La vie précède la trace et la trace restitue la vie, c'est l'enracinement

---

4. FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 47 (la citation appartient selon la note de l'auteur à Paracelse, *Archidexis magica*, trad. française, 1909, p. 21-23).

5. ERNAUX Annie, *Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, 2014, p. 72.

6. GREISCH Jean, « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable », *Diogène*, n° 201, 2003/1, p. 82-106, [DOI : 10.3917/dio.201.0082], [<https://www.cairn.info/revue-diogene-2003-1-page-82.htm>].

profond de la trace dans tout ce qui renvoie à l'être et à sa vie dont la philosophie phénoménologique et herméneutique ainsi que la création d'Annie Ernaux rendent compte d'une manière complexe.

Jean Greisch développe une réflexion exhaustive de la trace en relevant trois concepts. Il questionne les notions de la trace, de l'empreinte et du vestige et il affirme que chaque notion entretient une relation différente avec le passé. Le vestige désigne, selon le philosophe, « tout ce qui nous reste d'un passé révolu : la ruine d'un château, un site archéologique, un bijou de famille, etc. [...] certaines photos-souvenir [et même] les reliques des saints vénérés [...] »<sup>7</sup>. Il associe le vestige avec le terme allemand *Überrest* qui fait référence au travail de l'historien, à son « art d'accommoder les petits restes, et d'abord l'art de les conserver<sup>8</sup> » afin de les intégrer dans le présent. Quant à l'empreinte, celle-ci révèle le fait que quelqu'un « est passé par là » selon les mots de Greisch, ayant une valeur « indiciaire », et nous rappelant la référence faite par Husserl d'une manière générale aux signes : « “Anzeichen”, “indices”<sup>9</sup> » dans ses *Recherches logiques*. La dimension indiciaire de l'empreinte nous fait penser aussi au « paradigme de l'indice » que Carlo Ginzburg développe au début des années 1980 dans son étude intitulée : « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice<sup>10</sup>. » D'autre part, le penseur fait appel à la sémiotique de Charles Sanders Peirce afin de démontrer la différence entre « icône, indice et symbole ». Ainsi l'icône « renvoie à l'objet désigné en vertu de son caractère propre, indépendamment de la question de savoir si cet objet existe réellement ou non<sup>11</sup> », le

---

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, 1980/6, p. 3-44, [DOI : 10.3917/deba.006.0003], [https://www.cairn.info/revue-le-debat-1980-6-page-3.htm].

11. GREISCH Jean, « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable », art. cité.

symbole « qui y renvoie d'une loi ou d'une règle<sup>12</sup> », et « l'indice [qui] est un signe qui renvoie à l'objet du fait qu'il est réellement affecté par l'objet<sup>13</sup> ». Il se dessine deux pistes de recherche de l'empreinte : celle de la sémiotique qui définit l'empreinte comme « l'effet d'une chose qui laisse sa marque sur une autre<sup>14</sup> », et l'autre qui vise la philosophie mais aussi l'espace intrapsychique et pour qui « l'empreinte est ce qui nous a "impressionné" d'une manière ou d'une autre<sup>15</sup> ». De même, on remarque avec Greisch l'« ubiquité » et la plurivocité de la trace, ce qui engendre des difficultés réelles à ceux qui s'engagent à l'interroger et la contextualiser car l'exploration de la trace est étroitement liée à un événement, à une expérience et à un milieu socioculturel qui laissent des marques sur l'être. L'interrogation des traces laissées par l'étant établit un rapport de réciprocité, d'échange et d'harmonisation qui éclaire l'essence de l'instauration de la création artistique.

Le penseur note la difficulté de délimiter la notion en questionnant dans un premier temps, les concepts de la trace et de l'indice d'une perspective phénoménologique, ou la possibilité d'interpréter la trace comme « effet-signe », selon Paul Ricœur. Greisch conclut que « la notion de trace est une véritable *crux* de toute phénoménologie, qu'elle soit transcendantale (Husserl) ou herméneutique (Heidegger). [...] Parce que l'idée même de "phénomène" semble privilégier la relation de l'être et du paraître que vise le terme grec : *apophainesthai*<sup>16</sup> ». Selon le principe phénoménologique auquel fait-il référence, « autant de paraître, autant d'être<sup>17</sup> », on

---

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, art. cité, p. 3-44. GREISCH Jean, « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable », art. cité.

17. GREISCH Jean, « Trace et oubli : entre la menace de l'effacement et l'insistance de l'ineffaçable », art. cité.

apprécie que « le phénomène c'est ce qui apparaît dans le champ de la conscience [tandis que] "la trace" nous renvoie à ce qui n'apparaît pas<sup>18</sup> ». Même s'il résulte une contradiction entre la phénoménologie qui se construit autour de la conscience ainsi que de la présence et de l'absence du phénomène auquel nous renvoie la trace, c'est la phénoménologie qui nous donne la clé de la trace, car elle renvoie à la vie et à l'étant. Ainsi, considère-t-on avec Greisch que la trace est partie intégrante de la philosophie phénoménologique, en faisant référence aux *Recherches logiques* de Husserl ou *Ausdruck und Bedeutung* (*Expression et Signification*, la traduction appartient à Jean Greisch).

La richesse polysémique du mot *trace* est mise en lumière dans les explications et définitions fournies par les différents outils lexicaux ou par les études d'histoire de la langue française. Selon le dictionnaire de l'Académie Française, la trace est définie comme « Vestige qu'un homme ou un animal laisse à l'endroit où il a passé<sup>19</sup> ». En ce qui concerne le sens figuré, dans le même dictionnaire, la trace est expliquée comme « *marcher sur les traces, suivre les traces de quelqu'un*, L'imiter, suivre son exemple; cela peut se dire en bien ou en mal, mais on le dit plus ordinairement en bien<sup>20</sup> ». De même, la trace est la *marque* qui est l'impression laissée par quelque chose ou par quelqu'un. Le même dictionnaire mentionne le fait que l'histoire de l'empreinte remonte au XIII<sup>e</sup> siècle ayant le sens d'« une marque résultant de la pression d'un objet sur un autre<sup>21</sup> ». L'empreinte est définie comme une « trace naturelle produite par la pression d'un corps sur un autre, [ayant le sens figuré de] marque durable et caractérisée. [...] *L'empreinte du passé*<sup>22</sup> ».

---

18. *Ibid.*

19. [<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A8T0929>].

20. *Ibid.*

21. [<https://academie.atilf.fr/9/consulter/empreinte?page=1>].

22. *Ibid.*

Le portail lexical du Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) fournit des données sur l'histoire du concept *trace*, y compris quelques indications étymologiques. Ainsi le mot *trace* provient-il du verbe *tracer* de l'ancien français *tracier*, issu du latin populaire « *tractiare* (dér. de *tractum*, supin de *trabere* “tirer, traîner”), qui a dû signifier “suivre à la trace”, “faire une trace”<sup>23</sup> ». Selon le CNRTL, la notion *empreinte* est définie en lien avec la « marque, forme laissée par la pression d'un corps sur une surface<sup>24</sup> ». Elle est en relation de synonymie avec « *impression* (VX), *trace* », et en élargissant le domaine, on la retrouve dans la médecine (l'« empreinte aortique de la trachée »), dans la géologie (les « empreintes de coquillages, de fougères »), en typographie (« matrice destinée à fondre les clichés »), comme « empreinte digitale », mais aussi au sens figuré (« empreinte de la douleur, du mal, empreinte d'une civilisation »), ayant pour synonymes : *marque* et *sceau*. Le mot *trace* est étroitement lié à l'empreinte en se retrouvant dans le même champ lexical à côté du vestige, de l'indice, de la marque, de la tache (souillure), du souvenir, du trait, du reste, de la piste, de l'impression, du sentiment, de la séquelle, du signe, de la rancune, des réminiscences, résurgence (réapparition), du sillon, de la cicatrice, de la griffe, de la signature, de la déchirure. De même, en élargissant l'horizon de perception des concepts trace et empreinte, ceux-ci seront recontextualisés dans notre recherche et mis en relation avec d'autres mots, expressions et concepts (phénomènes) mnémoniques. Cette (re)contextualisation du concept de la trace donnera naissance à la trace écrite, laissée, retrouvée, soumise à l'oubli, au souvenir, à la mémoire et au temps vécu, la mémoire étant liée au passé, à l'histoire, à l'ombre, aux inscriptions (voir les graffitis sur les murs du RER, etc.). Ces *témoins* de la mémoire collective qu'il s'agit des références aux

---

23. [<http://www.cnrtl.fr/etymologie/trace>].

24. [<https://www.cnrtl.fr/definition/empreinte>].

inscriptions publicitaires, à la trace effaçable ou à la trace indélébile (ineffaçable) habitent les écrits d'Annie Ernaux. Cette dernière expression est étroitement liée à la création ernalienne et à l'usage de la trace, à sa poétique en effet. La trace indélébile ramène aux sentiments, aux empreintes et aux impressions profondes, aux séquelles, traumas mais en égale mesure aux stigmates ou marques indélébiles. On fait référence aux traces et aux empreintes affectives qui révèlent de l'appartenance de l'écrivaine à une certaine classe sociale, celle des *dominés* en la transgressant par l'éducation, la profession et le mariage afin de rejoindre les petits bourgeois ou le monde des *dominants*<sup>25</sup>. Même si la trace est vouée à l'oubli, au passé, elle est sauvée et restituée par l'exercice de l'écriture.

Selon Alexandre Serres, « la trace se caractérise par son génitif intrinsèque, [...], *i. e.* son caractère d'appartenance, au sens où la trace est toujours trace de quelque chose ; elle ne se définit pas par elle-même, elle n'a pas d'existence propre, autonome, sur le plan ontologique du moins, elle n'existe que par rapport à autre chose (un événement, un être, un phénomène quelconque), elle est de l'ordre du double, voire de la représentation et ne prend son sens que sous le regard qui la déchiffre<sup>26</sup> ». De même, nous remarquons avec le philosophe que les penseurs qui ont réfléchi ou ont développé des études concernant la trace et l'empreinte ne sont pas nombreux et même s'ils l'ont fait, ils ont interrogé ces concepts d'une manière contextuelle, en lien avec la mémoire, le temps vécu, l'écriture et le récit, l'histoire et la quête identitaire, d'une approche phénoménologique et herméneutique.

---

25. Les concepts de *dominé*, *dominant* et *violence symbolique* sont repris par l'écrivaine de la pensée bourdieusienne suite aux lectures et à la rencontre idéologique ce qui a donné lieu au partage du même champ eidétique, aspect essentiel de la création ernalienne.

26. SERRES Alexandre, « Quelle(s) problématique(s) de la trace? », Texte d'une communication prononcée lors du séminaire du CERCOR (actuellement CERSIC), le 13 décembre 2002.

Jacques Derrida est parmi les seuls philosophes qui aient développé une pensée, une poétique même de la trace (*De la grammatologie* et *L'écriture et la différence*), où la trace apparaît comme écriture, « l'archi-trace » ou « l'archi-écriture ». Il analyse la trace écrite dans *Mal d'archive*, en lui attribuant trois concepts : « l'écriture, la trace, l'inscription, sur un support extérieur ou sur le corps dit propre, comme, et ce n'est pas pour moi n'importe quel exemple, cette archive singulière et immémoriale qu'on appelle la *circumcision*, et qui, pour ne plus vous quitter, n'en reste pas moins survenue et extérieure, *extérieure à même* votre corps propre<sup>27</sup> ». Cette impression de nature freudienne est liée à la fonction « reproductible, itérable et conservatrice de la mémoire [ainsi qu'] à cette mise en réserve objectivable qu'on appelle l'archive<sup>28</sup> ? ». Il décèle trois types d'impressions. Dans un premier temps, il parle de l'impression « *scripturale* ou *typographique* : celle qui laisse une marque à la surface ou dans l'épaisseur d'un support<sup>29</sup> ». Il continue avec l'analyse du concept d'archive en remarquant « la relative indétermination d'une telle *notion*<sup>30</sup> », c'est-à-dire de l'Archive, concept qui garde en lui, selon Derrida « un poids d'impensé<sup>31</sup> ». *In fine*, il remarque l'« impression freudienne » et étudie « l'impression *laissée* par Sigmund Freud, à partir de l'impression *laissée* en lui, inscrite en lui depuis sa naissance et son alliance, depuis sa *circumcision*, à travers toute l'histoire, manifeste ou secrète, de la psychanalyse, de l'institution et des œuvres, en passant par la correspondance publique et privée<sup>32</sup> [...] ». La logique derridienne mise en place dans l'analyse de ces trois

---

27. DERRIDA Jacques, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Éditions Galilée, 1995, p. 47.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*, p. 51.

31. *Ibid.*, p. 52.

32. *Ibid.*, p. 53.

instances de l'impression (concept qui est d'ailleurs utilisé par Ricœur aussi par rapport à la trace et à l'empreinte) rejoint nos intentions d'analyser la dynamique de la trace matérielle ainsi que celle de l'empreinte affective, et corporelle. Toutes ces impressions « quasiment inoubliable[s] et irrécusable[s]<sup>33</sup> » sont inscrites dans l'esprit et l'âme de l'écrivaine et transposées dans ses écrits.

Emmanuel Lévinas (*La trace de l'autre*), Carlo Ginzburg (« Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice » – avec le paradigme de l'indice) et Paul Ricœur (la métaphore de la cire, et de la trace comme empreinte mais aussi comme mémoire) s'avèrent les penseurs les plus représentatifs de la trace et de l'empreinte. Tandis que chez Ricœur la trace (l'empreinte) est l'un des thèmes majeurs de ses écrits, un thème récurrent d'ailleurs dans sa réflexion sur la mémoire, l'histoire, l'oubli, le temps et le récit, Derrida dresse une réflexion centrée sur la trace écrite, en prêtant attention à la trace comme écriture, et à l'écriture comme « l'archi-trace », « l'archi-écriture ». Même si Ricœur ne s'est pas proposé d'emblée de développer une pensée, une poétique de la trace comme l'a fait d'ailleurs Derrida, selon nous, son approche phénoménologique et herméneutique de la trace est plus intéressante et riche en idées comme le montrent ses écrits : *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000), *Temps et récits*, t. I, *L'intrigue et le récit historique* (1983), *La configuration dans le récit de fiction* (1984) et *Le temps raconté* (1985) et *Soi-même comme un autre* (1990). Dans ces travaux on remarque le dialogue qu'il instaure d'une part, entre la trace et l'empreinte et tous les autres concepts maîtres de ses écrits (la mémoire, l'histoire, l'oubli, le temps vécu, l'autre et le récit, l'identité personnelle et « narrative », etc.). D'autre part, on note la construction dialogique laborieuse et complexe avec les penseurs les plus importants de l'histoire humaine qui ont porté un jugement de valeur sur cette problématique

---

33. *Ibid.*

(Aristote, saint Augustin, Roland Barthes, Gaston Bachelard, Henri Bergson, Marcel Proust, Jean-Luc Marion, Derek Parfit, etc.). Cette approche extrêmement riche et quelque fois difficile ou aporétique, le recommande comme l'un des penseurs (plutôt philosophes) les plus remarquables de tous les temps. Jusqu'à nos jours, aucun théoricien n'a étalé une analyse aussi exhaustive du concept de la trace et de l'empreinte, ce qui nous détermine à considérer son système philosophique comme la référence essentielle de notre ouvrage, en n'excluant pas, évidemment, ceux déjà cités ci-dessus, qui ont enrichi notre recherche par leurs pensées et perspectives.

### « LES MADELEINES » ERNALIENNES ET LA TRACE RICŒURIENNE

« Ma méthode de travail est fondée essentiellement sur la mémoire qui m'apporte constamment des éléments en écrivant, mais aussi dans les moments où je n'écris pas, où je suis obsédée par mon livre en cours. J'ai écrit que "la mémoire est matérielle", peut-être ne l'est-elle pas pour tout le monde, pour moi, elle l'est à l'extrême, ramenant des choses vues, entendues (rôle des phrases, souvent isolées, fulgurantes), des gestes, des scènes, avec la plus grande précision. Ces "épiphanies" constantes sont le matériau de mes livres, les "preuves" aussi de la réalité. Je ne peux pas écrire sans "voir", ni "entendre", mais pour moi c'est "revoir" et "réentendre"<sup>34</sup>. »

À l'instar d'Annie Ernaux, Paul Ricœur dresse sa recherche magistrale dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, autour de la représentation du passé et des phénomènes qui le sous-tendent, contexte

---

34. ERNAUX Annie, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, 2011, p. 39 et 40.

dans lequel, la problématique de la trace (de l’empreinte) se pose d’une manière récurrente. Leurs démarches sont convergentes jusqu’à un certain point. Il s’agit de questionner le passé, d’une part depuis le retour à une époque lointaine sur les traces et les empreintes décelées et depuis la commémoration du passé à travers l’écriture, d’autre part. À tout cela s’ajoutent l’analyse riche des phénomènes (« la phénoménologie de la mémoire », « l’épistémologie de l’histoire » et « l’herméneutique de la condition historique ») qui concourent finalement à la restitution de la mémoire, de l’histoire et du récit de la vie en général. *La mémoire, l’histoire, l’oubli* commence par une réflexion sur la phénoménologie de la mémoire dans la lignée de la pensée de Husserl, en questionnant « la prétention de la mémoire à la fidélité à l’égard du passé<sup>35</sup> », ce qui désigne « le statut véridatif de la mémoire<sup>36</sup> » et qui sera confronté, selon l’auteur, avec celui de l’histoire. La démarche du philosophe se construit autour de l’idée énoncée dès le début de son livre : « du “quoi ?” au “qui ?” en passant par le “comment ?” – du souvenir à la mémoire réfléchie en passant par la réminiscence<sup>37</sup> » et à travers l’imagination et la vérité. Ce « comment » pourrait se traduire par la trace ou l’empreinte dont l’occurrence est étroitement liée à la réminiscence dont le philosophe parle d’une perspective analytique, tandis que l’écrivaine s’en sert afin de nous livrer l’essence de ses écrits. Selon Ricœur, la réminiscence fait appel à la mémoire heureuse, mais aussi à la mémoire, aux sentiments et aux réminiscences proustiennes retrouvables dans les écrits ernaliens selon le credo de l’écrivaine, affirmé lors du séminaire du Collège de France<sup>38</sup>.

---

35. RICŒUR Paul, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, op. cit., p. 4.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*

38. « Proust, Françoise et moi », séminaire au Collège de France, l’Amphithéâtre Marguerite de Navarre-Marcelin Berthelot, 19 février 2013.

Annie Ernaux définit l'écriture comme un geste « d'immersion » dans le passé afin de le faire revivre. Cette immersion est étroitement liée à « une mémoire charnelle » et « entièrement sensible » : « Tout se passe dans ma mémoire, une mémoire charnelle. Pas la mémoire des émissions de télévision qui vous disent en telle année il se passait ci et ça, cette mémoire apprise qui ne se distingue pas de l'Histoire, non, une mémoire entièrement sensible<sup>39</sup>. » Chez Ernaux, prévale la mémoire indélébile ou « l'excès de mémoire du stigmatisé<sup>40</sup> », syntagme repris par l'écrivaine de Bourdieu, et « les images ressurgies » de la mémoire comparée à « une tache de conscience sur une table<sup>41</sup> ». Le geste d'immersion dans le passé ainsi que « le retour » se traduisent par un effort de récupération à travers la recherche des traces matérielles et des indices mais aussi des empreintes affectives inscrites dans l'âme, le corps et l'esprit de l'écrivaine. Il sera important de rappeler aussi la tension qui se tisse dans ses écrits entre la mémoire individuelle (avec ses marqueurs biographiques) et la mémoire collective, générationnelle, en s'informant et se conditionnant réciproquement.

Tout en interrogeant les concepts de la trace et de l'empreinte, Ricœur développe une réflexion autour de l'empreinte, tout en évoquant un dialogue entre Platon et Socrate sur « la représentation présente d'une chose absente ». Platon met en relation deux catégories : l'*eikōn* (l'image ou l'imagination) et le *tupos*, l'empreinte « sous le signe de la métaphore du bloc de cire<sup>42</sup> ». Un autre phénomène important est associé à celui énoncé déjà, c'est *l'oubli* vu « comme effacement de traces et comme défaut d'ajustement de l'image présente à l'empreinte laissée comme par

---

39. ERNAUX Annie, *Le vrai lieu...*, *op. cit.*, p. 29.

40. *Ibid.*, p. 64.

41. *Ibid.*, p. 11.

42. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 8.

un anneau dans la cire<sup>43</sup> ». Tandis que la mémoire et l'imagination « partagent le même destin » selon les mots du philosophe (qui s'inspire à son tour des textes qu'il désigne « fondateurs »), « la mémoire est du temps<sup>44</sup> ». La métaphore de l'empreinte, du bloc de cire ou du « morceau de cire » est expliquée à partir de l'âme qui abrite un bloc de cire et qui est différent selon les gens (chez les uns il est plus grand, plus petit, ou plus malléable chez les autres). D'autre part la pureté ou l'humidité de la cire diffèrent aussi, et la mémoire et l'oubli sont inscrits dans cette métaphore car :

« exactement comme lorsqu'en guise de signature nous imprimons la marque de nos anneaux, quand nous plaçons ce bloc de cire sous les sensations et sous les pensées, nous imprimons sur lui ce que nous voulons nous rappeler, qu'il s'agisse de choses que nous avons vues, entendues ou que nous avons reçues dans l'esprit. Et ce qui a été imprimé, nous nous le rappelons et nous le savons, aussi longtemps que l'image (*eidōlon*) en est là; tandis que ce qui est effacé ou ce qui s'est trouvé dans l'incapacité d'être imprimé, nous l'avons oublié (*epilesthai*), c'est-à-dire que nous ne le savons pas<sup>45</sup> » (191d, Socrate).

Dans cet échafaudage eidétique, la dimension temporelle joue un rôle important pour le phénomène de la remémoration étroitement liée à la reconnaissance de l'empreinte. En termes aporétiques « de la présence de l'absence », de la référence au temps, des sensations au savoir et à la connaissance, on dépasse la dimension « passive » (en apparence) de la métaphore de l'empreinte et on découvre la dimension cognitive de celle-ci. De même, « ce qui est en jeu, c'est le statut du moment de la remémoration traitée comme une reconnaissance d'empreinte. La possibilité de la fausseté

---

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*, p. 10.

est inscrite dans ce paradoxe<sup>46</sup> ». À cette dimension de la vérité ou de la fausseté de l’empreinte s’ajoute une autre caractéristique et il s’agit de l’« antériorité des “marques”, des *sêmeia*, dans lesquelles se signifiant les affections du corps et de l’âme auxquelles s’attache le souvenir<sup>47</sup> ». On y ajoute la relation créée entre la « marque première » que Derrida dénommait dans un autre contexte « archi-écriture » ou « archi-trace » et *l’eikōn*. Entre ces deux concepts naît selon les mots du philosophe, « une dialectique d’accommodation, d’harmonisation, d’ajustement qui peut réussir ou échouer<sup>48</sup> ». La réflexion ricœurienne consacre une part essentielle à l’empreinte et à la trace par la mise en avant d’une division de ces concepts dans la lignée de la pensée platonicienne dans *Le sophiste*. Le penseur propose trois grandes catégories de traces que nous allons reproduire dans ce qui suit et que nous allons prendre en considération lors de notre analyse relative à l’occurrence des traces (des empreintes) dans la création ernalienne ainsi que leur nature et leurs fonctions. Mais avant de mettre en lumière cette catégorisation de la trace, Ricœur attire l’attention à son lectorat qu’il existe une catégorie à part qui fait référence à l’histoire, qui selon Marc Bloch est une science de la trace. Il s’agit des traces écrites et archivées (ou « la trace documentaire ») que nous retrouvons pour la première fois, selon Ricœur, dans le mythe de *Phèdre* où Platon raconte l’invention de l’écriture. Il se dresse une différence entre les marques « extérieures » qui concernent l’écriture, tout discours écrit et « l’intimité de l’âme ». Suite à cette observation, nous proposons d’emblée la délimitation des empreintes (impressions) affectives des traces matérielles tout en soulignant la nature plus profonde des empreintes laissées dans l’âme ou l’esprit et sur le corps de l’être par les événements ou expériences vécus. En deuxième lieu, il considère que *les traces affectives* (« impression en tant qu’affection ») surviennent à la

46. *Ibid.*, p. 12.

47. RICŒUR Paul, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, *op. cit.*, p. 14.

48. *Ibid.*, p. 15.

suite d'un choc produit par un événement qui marque. Nous avons remarqué une certaine oscillation dans la délimitation de ces deux concepts de la trace de l'empreinte, et nous avons fait nous-mêmes cette remarque en délimitant en effet, les traces matérielles des empreintes affectives qui pourrions être comprises en étroite liaison avec la métaphore de la cire car « c'est l'âme qui en reçoit l'empreinte<sup>49</sup> » selon Platon (dans le dialogue *Tbétéète*, 194c). La trace affective est même la source, selon Ricœur, de la mémoire, des sensations, des opinions et des réflexions que nous éprouvons et des discours que nous émettons. Et en dernier lieu, Ricœur évoque la trace comme « empreinte corporelle, cérébrale, corticale » qu'on retrouve dans les études de neurosciences (« la trace mnésique » aperçue comme « substrat matériel »). Il constate que « Pour la phénoménologie de l'impression – affection, ces empreintes corporelles sont l'objet d'une présupposition concernant la causalité externe, présupposition dont le statut est extrêmement difficile à établir<sup>50</sup> ». Le philosophe observe « la difficulté incontournable attachée au statut de "l'empreinte dans les âmes" comme dans un morceau de cire<sup>51</sup> » qu'on retrouve même dans la catégorisation de la trace qu'il propose : « la trace écrite sur un support matériel, impression-affection "dans l'âme", empreinte corporelle, cérébrale, corticale<sup>52</sup> ». Réflexion qui met en dialogue l'âme et le corps dès les aubes de la pensée humaine et qui se retrouve dans le cœur de toute pensée et recherche philosophique ou littéraire jusqu'à nos jours (e. g. *Matière et mémoire*, Bergson). On retient aussi les observations liées à la corporéité et à la relation qui se crée entre le « corps-objet » et le « corps vécu ». La trace coexiste avec la mémoire qui révèle le passé, le temps et le discours (le récit), mais au préalable, « c'est "dans l'âme" que l'on dit qu'on a antérieurement (*proteron*) entendu,

---

49. *Ibid.*, p. 16.

50. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 17.

51. *Ibid.*, p. 18.

52. *Ibid.*, p. 19.

senti, pensé quelque chose (449 b 23)<sup>53</sup> ». Ici la marque temporelle est liée à la « mémoire déclarative » selon le philosophe. Mais ce qui nous intéresse de plus, c'est l'inscription de *l'altérité* dans cette démarche aporétique dont les origines remontent aux dialogues platoniciens, car « il appartient en effet à la notion d'inscription de comporter références à l'autre<sup>54</sup> », et l'existence de l'empreinte suite à une cause extérieure.

Quant à la capacité d'inscription de la trace, Ricœur fait appel encore une fois aux dialogues platoniciens (*Théétète*), pour révéler la valeur de l'empreinte en l'associant avec « une marque signifiante, un *sêmeion* ». Selon Ricœur, « c'était alors dans le *sêmeion* lui-même que venaient fusionner la causalité externe de la frappe (*kinesis*) et la signifiante intime de la marque (*sêmeion*)<sup>55</sup> ». Il s'agit en effet d'une des hypothèses de son livre, de la problématique de la mémoire qui est « cette conjonction entre stimulation (externe) et ressemblance (intime)<sup>56</sup> ». Il déploie un dialogue idéologique riche avec Marc Bloch et Paul Veyne (qui se sont intéressés à la trace historique), afin de révéler l'importance de la trace dans la connaissance historique et son recours au témoignage, mais aussi afin de mettre en lumière les différences entre les traces écrites et celles non écrites. Et parce qu'« il s'agit des “hommes dans le temps” » (en relevant du passé et du présent à la fois), Ricœur affirme que « c'est à la faveur de cette dialectique – “comprendre le présent par le passé” et corrélativement “comprendre le passé par le présent” – que la catégorie du témoignage entre en scène à titre de trace du passé dans le présent. La trace est ainsi le concept supérieur sous l'égide duquel Marc Bloch place le témoignage. Elle constitue l'opérateur par excellence d'une connaissance “indirecte”<sup>57</sup> ».

---

53. *Ibid.*

54. *Ibid.*, p. 21.

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*

57. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 214.

Cette compréhension du présent à travers et depuis le passé est l'une des stratégies les plus importantes selon laquelle Annie Ernaux construit les trames de ses écrits, c'est un outil que l'écrivaine utilise pour saisir les traces du passé (de ce qui *reste*), pour comprendre sa place mais aussi « leur place » dans le présent. Afin de récupérer les traces du passé et les restituer par l'intermédiaire de son écriture dans le présent, Annie Ernaux recourt aux traces écrites (« les témoignages écrits ») ainsi qu'aux traces non écrites (« les témoignages non écrits »). Le concept du témoignage, l'un des facteurs essentiels de ses écrits, nous retient l'attention par sa corrélation avec l'écriture de vie et avec l'écriture autoréférentielle. Ricœur souligne d'ailleurs la « spécificité du témoignage » qui révèle de « l'assertion de réalité [qui] est inséparable de son couplage avec l'autodésignation du sujet témoignant. [De même] de ce couplage procède la formule type du témoignage : j'y étais. Ce qui est attesté est indivisément la réalité de la chose passée et la présence du narrateur sur les lieux de l'occurrence. [...] Une déictique triple ponctue l'autodésignation : la première personne au singulier, le temps passé du verbe et la mention du là-bas par rapport à l'ici<sup>58</sup> ». Le témoignage est lié « à toute histoire d'une vie<sup>59</sup> », et à une dimension morale, éthique (« la crédibilité et la fiabilité du témoignage [ce qui saisit] l'ipséité dans sa différence avec la simple mêmeté<sup>60</sup> »). Aspects qui habitent les écrits ernaliens, dans la restitution du passé, dans ce qu'elle désigne faire de « la politique » ou plus simplement dans « la honte » qu'elle éprouve lors de l'incursion dans sa vie passée (d'une perspective collective). Ses récits portent sur et effleurent la vie de sa famille, de l'Autre, de la communauté proximale, mais aussi de toute une société et génération. C'est dans cette perspective qu'on devrait comprendre le témoignage d'Ernaux qui éclaire son projet d'écriture :

---

58. *Ibid.*, p. 204.

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*, p. 206.

« Je n'ai pas cherché à m'écrire, à faire œuvre de ma vie : je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible. J'ai toujours écrit à la fois de moi et hors de moi, le "je" qui circule de livre en livre n'est pas assignable à une identité fixe et sa voix est traversée par les autres voix, parentales, sociales, qui nous habitent<sup>61</sup>. »

En se rapportant toujours aux « témoignages écrits », Ricœur fait appel au concept d'archive qui représente selon lui, la totalité des traces écrites parce que « le moment de l'archive, c'est le moment de l'entrée en écriture de l'opération historiographique<sup>62</sup> », à la différence des traces cérébrales ou affectives. De même, l'archive ne jouit pas seulement d'un lieu physique mais aussi d'un lieu social. Et cette observation faite par Ricœur, dans la lignée de Michel de Certeau, renforce l'inscription de l'écriture ernalienne dans le social, en relevant sa dimension autosociobiographique. Tandis que « l'écriture est [...] la médiation d'une science essentiellement rétrospective, d'une pensée "à rebours", les traces non écrites ("les témoignages non écrits") qui révèlent toujours "les vestiges du passé"<sup>63</sup> » sont selon Ricœur les « tessons, outils, monnaies, images peintes ou sculptées, mobilier, objets funéraires, restes d'habitations, etc.<sup>64</sup> ». Et nous y ajoutons, chez Ernaux, les photos qui jouent un rôle essentiel dans l'économie de son écriture en révélant le passé. Dans cette démarche qui vise les « témoignages du temps », « ces dires d'autrui » retrouvables dans les archives, l'histoire donne rendez-vous à la sociologie et Ricœur fait appel à la pensée de Durkheim pour souligner l'inscription du témoignage et

---

61. ERNAUX Annie, *Écrire la vie*, op. cit., p. 7.

62. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 209.

63. *Ibid.*, p. 215.

64. *Ibid.*

nous ajouterions de la trace, dans l'événement. Nous soulignons la place essentielle de l'événement dans les écrits ernaliens, sa capacité d'engendrer l'inscription des traces et des empreintes affectives et corporelles, de même que des expériences de vie mémorables. On considère l'événement par rapport au témoignage « en tant que catégorie première de la mémoire archivée<sup>65</sup> », « emblème de toutes les choses passées (*praeterita*)<sup>66</sup> ».

Afin de démontrer la dimension sémiotique de l'indice, Ricœur souligne met en avant le fait que : « Le champ ouvert par le paradigme indiciaire est immense : “Si la réalité est opaque, des zones privilégiées existent – traces, indices – qui permettent de la déchiffrer. Cette idée, qui constitue le noyau du paradigme indiciaire ou sémiotique, a fait son chemin dans les domaines les plus variés de la connaissance et modèle en profondeur les sciences humaines”<sup>67</sup>. » Les deux notions (l'indice et le témoignage) ne s'excluent pas, elles coexistent de manière que l'indice, qui est recherché et récupéré par exemple dans la démarche de l'écriture de vie d'Annie Ernaux, sera restitué à travers les témoignages écrits (ses écrits) mais aussi à travers le témoignage non écrit, oral (par les entretiens, les émissions télévisées, les séminaires et les colloques où elle participe d'une manière engagée afin de faire comprendre son art). Selon Ricœur, la sémiologie indiciaire « exerce son rôle de complément, de contrôle, de corroboration à l'égard du témoignage oral ou écrit, dans la mesure même où les signes qu'elle décrypte ne sont pas d'ordre verbal : empreintes digitales, archives photographiques et aujourd'hui prélèvement d'ADN – cette signature biologique du vivant – “témoignent” par leur mutisme<sup>68</sup> ». Annie Ernaux se sert sans réserve de son archive photographique lors de son processus créateur autant dans le « Photojournal » qui

---

65. *Ibid.*, p. 229.

66. *Ibid.*

67. *Ibid.*, p. 221.

68. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 221.

précède les récits, les journaux et les textes brefs compris dans le volume *Écrire la vie*, que dans *L'usage de la photo*, où elle se sert des photos intimes afin de révéler ou de témoigner de sa maladie de cancer et l'histoire d'une liaison amoureuse. Toutes ces catégories font bon mariage dans l'instauration de la création ernalienne et dans ce que nous avons décelé et proposé comme chaîne causale (réseau relationnel) en interrogeant l'inscription de la poétique ernalienne de la trace dans cette chaîne dont les actants essentiels sont : la recherche et la récupération – la restitution – la « réparation » – l'harmonisation.

Le don ou la donation par rapport à l'écriture ernalienne peuvent être interrogés par le biais lié à la théorie de Ricœur mais aussi à celle du philosophe phénoménologue, Jean-Luc Marion (*Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation, De surcroît. Études sur les phénomènes saturés*) ou de l'anthropologue français Marcel Mauss (*Essai sur le don*). Ernaux évoque le « don reversé » dans le récit *Passion simple*, en soulignant que « l'écriture est ce que je peux faire de mieux, dans mon cas, dans ma situation de transfuge, comme acte politique et comme "don"<sup>69</sup> ». En effet, l'écrivaine relie cet acte de la donation par l'écriture à « la culpabilité » en se servant d'une phrase de Jean Genet, qu'elle met en exergue dans le récit *La place*, et qu'elle considère comme révélatrice. Elle partage avec Genet l'idée selon laquelle « la culpabilité est un formidable moteur d'écriture<sup>70</sup> » en affirmant : « Je crois que cette culpabilité est définitive et que, si elle est à la base de mon écriture, c'est aussi l'écriture qui m'en délivre le plus<sup>71</sup>. » Le pardon est associé par Ricœur d'une part, à la culpabilité et même à la honte et d'autre part, à « l'oubli heureux » et à « la mémoire réconciliée », dimensions composantes de l'art ernalien, ce qui nous donne la dimension thérapeutique ou réparatrice de

69. ERNAUX Annie, *L'écriture comme un couteau...*, *op. cit.*, p. 57.

70. *Ibid.*, p. 57.

71. *Ibid.*

son écriture et de la littérature<sup>72</sup>. Quant aux concepts de la culpabilité et du pardon vus dans leur rapport avec la marque et le passé, Ricœur affirme que « si, d'un côté, la culpabilité ajoute son poids à celui de l'être en dette, de l'autre, le pardon se propose comme l'horizon eschatologique de la problématique entière de la mémoire, de l'histoire et de l'oubli. Cette hétérogénéité d'origine n'exclut pas que le pardon imprime la marque de ses signes sur toutes les instances du passé [...] »<sup>73</sup>.

L'oubli est une autre catégorie qui cohabite avec la trace et le témoignage, car « Il y a oubli là où il y a eu trace<sup>74</sup> ». De même, l'oubli accompagne la commémoration, le pardon mais aussi le don. Ricœur construit une radiographie anthropologique de l'oubli en effleurant la philosophie, les neurosciences et la psychanalyse. Il décèle « l'oubli profond » qui est assimilable à « l'oubli par effacement des traces » où « c'est la problématique de la trace qui commande celle de l'oubli<sup>75</sup> ». Aussi note-t-il le lien organique entre l'empreinte et l'*eikōn* (l'image) et « l'oubli de réserve ». Ayant comme point de repère l'œuvre de Bergson, *Matière et mémoire*, Ricœur explore la trace cérébrale, corticale en lien avec l'oubli d'une double perspective : celle des sciences neuronales, en adoptant la notion de « traces mnésiques » et celle de la philosophie, les « traces mnémologiques » qui révèlent l'approche phénoménologique de la mémoire et c'est cette dernière approche qui nous intéresse. En définissant « l'oubli de réserve », qui est selon Ricœur le plus important, on revient sur le terrain des impressions-affectives, tout en soulignant « le moment de la reconnaissance que l'image présente est tenue pour fidèle à l'affection première,

---

72. Aspect développé par Alexandre GEFEN dans l'essai *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.

73. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 376.

74. *Ibid.*, p. 374.

75. *Ibid.*, p. 539.

au choc de l'événement<sup>76</sup> », de manière que, le phénoménologue en « se laissant instruire par l'expérience vive, parlera d'une persistance de l'impression originaire<sup>77</sup> ». L'« oubli de réserve » est celui dans lequel Annie Ernaux puise, à l'instar du philosophe, afin de se souvenir « de ce que j'ai une fois vu, entendu, éprouvé, appris, acquis<sup>78</sup> », et de les faire revivre dans ses écrits. De même, on y ajoute l'aspect de « la persistance, de rémanence, de reviviscence, de durée<sup>79</sup> ». Lors des séminaires organisés au Collège de France, étant l'invitée d'Antoine Compagnon ainsi que dans *L'écriture comme un couteau*, Ernaux expose la problématique de la mémoire, de l'oubli et des réminiscences du passé tout en se rapportant à la madeleine proustienne. La dernière parution dédiée à l'art d'Annie Ernaux, le « Cahiers de l'Herne »<sup>80</sup> rassemble plusieurs textes écrits par ses exégètes mais en égale mesure, cette dernière publication hybride contient des textes très importants, à valeur testimoniale, écrits par Ernaux, quelques-uns jamais publiés auparavant. « Autour de Proust, 1983-1988 – Inédit<sup>81</sup> » rassemble des petits fragments de son journal intime qui contiennent des références faites à l'impact de Proust sur sa manière de penser la littérature et l'écriture et son retour récurrent, obsessionnel à *La recherche* : « Ma troisième lecture de *La recherche* est commencé depuis un mois. À chaque fois, en dehors des grandes lignes, je sens que j'ai tout oublié, que je peux refaire le chemin depuis le lit du début jusqu'au dernier dîner chez les Guermantes [...] et ce ne sera pas le même parce que je ne suis pas la même<sup>82</sup>. » Un autre fragment

---

76. *Ibid.*, p. 541.

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*

79. *Ibid.*

80. FORT Pierre-Louis (dir.), *L'Herne Ernaux*, Paris, Éditions de l'Herne, coll. « Cahiers de l'Herne », 2022.

81. ERNAUX Annie, « Autour de Proust, 1983-1988 – Inédit », *L'Herne Ernaux*, *op. cit.*, p. 62-67.

82. *Ibid.*, p. 62 et 63.

de son journal explique la métaphore de la madeleine proustienne, par une association d'une chanson d'Adamo avec les jeunes filles de Balbec de *La recherche* : « J'ai entendu Adamo chanter *Les filles du bord de mer*. Je me souviens qu'en 1965, après avoir lu *La recherche*, cette chanson a été liée aux jeunes filles de Balbec. Il n'y avait pas pour moi d'échelle de valeur, que la chanson d'Adamo puisse susciter l'image d'Albertine et de ses amies m'enchantait comme un lien possible entre des choses, un élargissement<sup>83</sup>. »

Le rôle de la mémoire matérielle dans l'instauration d'une écriture de vie réelle est remarqué aussi par Nancy Miller qui à son tour évoque les « aide-mémoires<sup>84</sup> » qui assouvissent et maintiennent la mémoire vive en conceptualisant la notion de « mémoire as prosthesis » :

*« One of the meanings of the word memoir—which as you all know comes from the French mémoire, the word for mem-ory—is memorandum. And this meaning surfaces in another French expression that has passed into English : the aide-mémoire. Something that helps memory, again memorandum. I want to propose, then, the notion of memoir as prosthesis—an aid to memory. What helps you remember. In this sense, what memoirs do is support you in the act of remembering. The memoir boom, then, should be understood, not as a proliferation of self-serving representations of individualistic mem-ory, but as an aid or a spur to keep cultural memory alive<sup>85</sup>. »*

---

83. *Ibid.*, p. 64.

84. MILLER Nancy K., « But enough about me, what do you think of my memoir? », *The Yale Journal of Criticism*, vol. 13, n° 2, automne 2000, p. 421-436.

85. *Ibid.*, p. 432, « L'un des sens du mot mémoire – qui, comme vous le savez tous, vient du français mémoire – est mémorandum. Ce sens se retrouve dans une autre expression française qui est passée en anglais : l'aide-mémoire. Quelque chose qui aide la mémoire, encore une fois mémorandum. Je voudrais donc proposer la notion de mémoire en tant que prothèse – aide-mémoire. Ce qui aide à se souvenir. En ce sens, les mémoires vous aident à vous souvenir. Le boom des mémoires doit donc être compris non pas comme une prolifération de représentations égoïstes de la mémoire individualiste, mais comme une aide ou une incitation à maintenir la mémoire culturelle vive » (notre traduction).

Les contenants de la mémoire, les « aide-mémoires », sont en effet *la mémoire matérielle* ernalienne : la trace, l’empreinte, la tache, les photos, la musique, toutes ces madeleines qui révèlent du passé révolu. Par contre, ce qui singularise Ernaux dans le paysage de l’écriture de vie contemporaine, c’est son pouvoir d’avoir fait de l’« usage » des contenants de la mémoire matérielle, un art singulier dans le panorama des écrivains, écrivaines contemporains contemporaines et ultra-contemporains, ultra-contemporaines. Dans un texte écrit entre 1998-1999 et publié dans les « Cahiers de l’Herne », l’écrivaine évoque « La tache, comme réalité du monde. [Et elle y ajoute :] Je voudrais que mes mots soient comme des taches, muettes et lourdes, auxquelles on ne parvient pas à s’arracher<sup>86</sup> » tout en mettant en lumière la matérialité de son écriture mais aussi sa lourdeur et fiabilité. La théoricienne féministe et mémorialiste américaine remarque aussi la dimension collective de la mémoire et son côté historique : « *The trick is to embrace history, not oneself [...]. But as I hope you’ve seen, on my reading, the work of memory can’t help being historical*<sup>87</sup>. » Cette pensée n’est pas différente de l’idéologie qui habite l’Europe dès la deuxième partie du xx<sup>e</sup> et puis le xxi<sup>e</sup> siècle dans tous les domaines de la création artistique et l’art ernalien s’échafaude autour et s’assouvit de la dimension collective de l’histoire de l’humanité. Selon Ernaux la mémoire matérielle<sup>88</sup> ramène aux « épiphanies constantes<sup>89</sup> » qui représentent le matériau ou « les preuves » de ses livres : « les choses vues, entendues (rôle des phrases, souvent isolées, fulgurantes), des gestes, des scènes<sup>90</sup> », etc. De tous ces éléments la sensation

---

86. ERNAUX Annie, « Les mots comme des taches », *L’Herne Ernaux*, *op. cit.*, p. 54.

87. MILLER Nancy K., « But enough about me, what do you think of my memoir? », art. cité, p. 43 : « Le tout est d’adhérer à l’histoire, et non à soi-même. » Mais comme vous l’avez constaté, j’espère, dans ma lecture, le travail de mémoire ne peut s’empêcher d’être historique » (notre traduction).

88. ERNAUX Annie, *L’écriture comme un couteau...*, *op. cit.*, p. 30-40.

89. *Ibid.*, p. 40.

90. *Ibid.*

originaires, qui est liée à l'événement, aux expériences vécues, est la plus essentielle : « la sensation est critère d'écriture, critère de vérité<sup>91</sup> ». En s'appuyant sur tous ces mécanismes mnémoniques qui côtoient ses écrits, l'écrivaine préfère s'exprimer « en termes d'arrêt sur image<sup>92</sup> ». En soulignant sa filiation avec le phénomène des réminiscences proustiennes, elle fait appel à l'expérience de la madeleine, du « détail qui "crispe" le souvenir, qui provoque cet arrêt sur l'image, la sensation et tout ce qu'elle déclenche. Un objet – la serviette de table que ma mère tient dans sa main quand mon père meurt. Une phrase, "il a repris de la force", dite par l'avorteuse en parlant du fœtus dans mon ventre<sup>93</sup> ». Cette entreprise très lourde de la reconstitution du passé rejoint en grande partie et d'une manière assumée et engagée, la philosophie bergsonnienne ainsi qu'elle est mise en littérature par Marcel Proust. Les madeleines dont Ernaux parle sont les traces (matérielles ou affectives) auxquelles elle recourt afin de récupérer et restituer le passé y compris *les documents historiques* qu'elle utilise dans ses récits. Dans *La honte* elle affirme d'avoir consulté « le journal régional de l'année de [ses] douze ans aux archives de Rouen<sup>94</sup> ». De même, les chansons sont importantes « parce qu'elles jalonnent toute ma vie et que chacune ramène des images, des sensations, une chaîne proliférant de souvenirs, et le contexte d'une année : *La lambada* de l'été 1989, *I Will Survive* de 1998, *Mexico* et *Voyage à Cuba* de 1952<sup>95</sup> ». Les photos où « le temps [est] à l'état pur » fascinent l'écrivaine à la manière d'une énigme. Toutes ces traces sont des « "madeleines" à la fois personnelles et collectives<sup>96</sup> », tout en mariant la mémoire individuelle avec celle collective.

---

91. *Ibid.*

92. *Ibid.*

93. *Ibid.*, p. 41.

94. *Ibid.*

95. *Ibid.*

96. *Ibid.*

## TEMPS, RÉCIT ET TRACE ÉCRITE

« que le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, et que le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle<sup>97</sup> ».

« *La trace est un effet-signe.* [...] Cette double allégeance de la trace, loin de trahir une ambiguïté, constitue la trace en connecteur de deux régimes de pensée et, par implication, de deux perspectives sur le temps : dans la mesure où la trace marque dans l'espace le passage de l'objet de la quête, c'est dans le temps du calendrier et, par-delà celui-ci, dans le temps astral que la trace marque le passage. C'est sous cette condition que la trace, conservée et non plus laissée, devient document *daté*<sup>98</sup>. »

Les deux exergues orientent notre approche en soulignant d'une part, la médiation entre le temps et le récit « qui passe par les trois phases de la *mimesis*<sup>99</sup> », et la relation d'interdépendance qui se crée entre le temps humain (vécu) et la trace (marque du passé), d'autre part. Cela donne naissance à une trace écrite ou à

---

97. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. III, Paris, Seuil, 1985, p. 105.

98. *Ibid.*, p. 220.

99. *Ibid.*, p. 108 ; Par rapport aux trois stades de la *mimesis*, Paul Ricœur conclue : « *Nous suivons le destin d'un temps préfiguré à un temps refiguré par la médiation d'un temps configuré.* » De même, « le sens de *mimesis I* : imiter ou représenter l'action, c'est d'abord pré-comprendre ce qu'il en est de l'agir humain : de sa sémantique, de sa symbolique, de sa temporalité » (p. 125). En ce qui concerne la *mimesis II*, celle-ci est délimitée au niveau du rapport du récit au temps, en faisant référence à l'imagination productrice qui « faisant contrepoint avec la sédimentation, rend possible une tradition narrative » (p. 135). Ricœur observe l'avènement de nouveaux paradigmes et d'innovations (voir du roman contemporain) au niveau de la forme, du genre et du type, en parlant même de « la mort de la forme narrative elle-même » (p. 135). La *mimesis III* « marque l'intersection du monde du texte et du monde de l'auditeur ou du lecteur » (p. 136).

un document qui préserve le passage, comblé d'une dimension temporelle. Afin d'illustrer cette filiation qui apparaît entre la trace et le temps (la datation), Ricœur recourt à la philosophie de Heidegger en interrogeant la question du « rapport fondamental du Souci » qui concerne « la temporalité inclinée vers le futur et la mort, et le temps "vulgaire", conçu comme succession d'instants quelconques<sup>100</sup> ». Selon Ricœur c'est la trace qui « opère » ce rapport car « L'énigme de la passéité » est étroitement liée à la trace. Heidegger affirmait que même si *le monde* n'est plus, il y a encore « les restes » de celui-ci, comme des « ustensiles ». Et « en tant qu'ustensile appartenant au monde, ce qui subsiste encore *maintenant*, malgré sa "passéité", conserve sa pertinence<sup>101</sup> ». Ces « restes du passé » représentent les traces en faisant revivre « l'être-là » selon Heidegger, qui n'existe plus physiquement. En même temps, les traces, les restes, les ruines sont liées à l'intratemporalité car, selon Ricœur, la signification de la trace trouve ses racines dans l'association du temps vulgaire à l'intratemporalité<sup>102</sup>. Par conséquent, « *Le temps de la trace, [...], est homogène au temps calendaire*<sup>103</sup> » et éclaircit l'approche historique étudiée par le penseur. Il s'agit, en effet, d'un « temps *hybride* » qui réclame deux perspectives temporelles : « la perspective phénoménologique » et « celle du temps vulgaire, dans la terminologie heideggérienne<sup>104</sup> ». On note la dimension existentielle et celle empirique de la trace, car « suivre la trace est une manière de *compter avec* le temps<sup>105</sup> ». D'où la fonction de *databilité* de la trace avec « maintenant », « alors », « autrefois ». Et suivre la

---

100. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. I, Seuil, Paris, 1983, p. 107 et 108.

101. *Ibid.*

102. Ricœur fait référence à l'œuvre heideggérienne, *L'être et le temps*, où l'analyse de la temporalité se dresse « à partir de la méditation sur l'être-pour-la-mort » qui désigne « la temporalité radicale » et de l'intra-temporalité (p. 159).

103. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. III, *op. cit.*, p. 222.

104. *Ibid.*, p. 223.

105. *Ibid.*, p. 225.

trace c'est « la remonter, c'est déchiffrer, sur l'espace, l'*étirement* du temps<sup>106</sup> » dans une action de « chasse », de « quête » et d'« enquête » projetée dans un temps « *public* qui rend toutes les durées privées commensurables »<sup>107</sup> de manière que « le souci de soi-même s'efface devant la trace de l'autre<sup>108</sup> ».

Le point de départ de la réflexion ricœurienne sur le temps est donné par la pensée de saint Augustin, en reprenant ainsi la réflexion philosophique aporétique de celui-ci : « Qu'est-ce donc le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus<sup>109</sup>. » Et pour paraphraser les idées de Ricœur, nous ajoutons, comme réponse à cette question, que c'est le récit ernalien qui « ré-figurera cette expérience temporelle en proie aux apories de la spéculation philosophique que réside la fonction référentielle de l'intrigue<sup>110</sup> ». La création ernalienne est éclaircie par la pensée philosophique ricœurienne, Ernaux ayant comme souci d'inscrire dans la dimension narrative de ses récits, le réel, la vérité, dimension qui est sous-tendue par « le caractère *temporel* de l'expérience humaine<sup>111</sup> ». De plus, « le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. [...] Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle<sup>112</sup> ». Tandis que dans l'interrogation du temps, Ricœur suit de près l'approche augustiniennne du temps des *Confessions* (le livre XI), pour l'étude de l'intrigue et *in extenso*, du récit, le philosophe recourt à la *Poétique* d'Aristote. Dans ce

---

106. *Ibid.*

107. *Ibid.*

108. *Ibid.*

109. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. I, *op. cit.*, p. 25.

110. *Ibid.*, p. 12.

111. *Ibid.*, p. 17.

112. *Ibid.*

contexte, l'intrigue sert à re-configurer « notre expérience temporelle confuse, informe et, à la limite, muette [...] »<sup>113</sup> » à l'aide du langage qui « se borne à attester le fait de la mesure [...] »<sup>114</sup> ». La pensée augustinienne du « temps » reprise par Ricœur sera mise en œuvre, dans une certaine mesure, dans la création ernalienne où le temps vécu traverse et habite viscéralement l'étant tout en déterminant son trajet socioculturel et en infléchissant son écriture : « Peut-être pourrait-on dire au sens propre : il y a trois temps, le présent du (*de*) passé, le présent du (*de*) présent, le présent du (*de*) futur. Il y a en effet dans (*in*) l'âme, d'une certaine façon, ces trois modes de temps, et je ne les vois pas ailleurs (*alibi*) [20, 26] »<sup>115</sup>. » Autant la démarche ricœurienne que l'écriture ernalienne contiennent des inflexions augustinienne, même si Ernaux n'en fait référence explicitement. Cependant, Ricœur attire l'attention sur la dimension aporétique de la thèse augustinienne, en se demandant : « Comment est-il possible que les images-empreintes, les *vestigia*, qui sont des choses présentes, gravées dans l'âme, soient en même temps "au sujet du" passé ? »<sup>116</sup> » Ricœur analyse et reprend « La thèse d'un triple présent [...] : si en effet les choses futures et les choses passées sont, je veux savoir où elles sont (18, 23) »<sup>117</sup> » et la réponse à cette question vise directement la narration qui est sous-tendue par la mémoire et le souvenir. La question qui résulte de cette démarche nous introduit d'emblée dans la problématique de notre recherche : « Or qu'est-ce que se souvenir ? C'est avoir une *image* du passé. Comment est-ce possible ? Parce que cette image est une empreinte laissée par les événements et qui reste fixée dans l'esprit »<sup>118</sup>. » À son tour,

---

113. *Ibid.*, p. 12.

114. *Ibid.*, p. 26.

115. *Ibid.*, p. 32.

116. *Ibid.*, p. 33.

117. *Ibid.*, p. 30.

118. *Ibid.*, p. 31.

Ernaux parle de ces *images* du passé accompagnées *des sensations*. L'écrivaine puise « dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent<sup>119</sup> ». D'autre part, Ricœur délimite le concept de « l'image-empreinte » de celui de « l'image-signe », ce dernier ne représentant pas « une empreinte laissée par les choses passées, mais un "signe" et une "cause" des choses futures qui sont ainsi anticipées, pré-perçues, annoncées, prédites, proclamées d'avance [...]»<sup>120</sup>. De cette inscription de l'image-empreinte dans l'âme et l'esprit de l'être, on retient le concept augustinien de « *distensio animi*<sup>121</sup> », en faisant référence à « la mesure du mouvement de l'âme humaine » selon Ricœur. C'est dans les lignes qui suivent qu'on pourrait déceler les racines de la philosophie d'écriture ernalienne qui croise la pensée proustienne, la philosophie ricœurienne ou celle bergsonienne. Cette rencontre idéologique placée en amont des écrits ernaliens, jusqu'à la philosophie augustinienne, confère et réitère la valeur philosophique intrinsèque de la poétique ernalienne, au-delà des contextualisations superficielles (e. g. l'approche sociologique) qui n'ont pas le pouvoir de mettre en avant la vraie dimension esthétique de cette création :

« D'ailleurs, quand on raconte des choses vraies mais passées, c'est de la mémoire qu'on tire, non les choses elles-mêmes, qui ont passé, mais les mots conçus à partir des images qu'elles ont gravées dans l'esprit, comme des empreintes, en passant par les sens (18,23) [...] mon enfance, qui n'est plus, est dans (*in*) le temps passé qui n'est plus ; mais son image... c'est dans (*in*) le temps présent que je regarde, parce qu'elle est encore dans (*in*) la mémoire. [...]

119. ERNAUX Annie, « Les années », *op. cit.*, p. 1082.

120. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. I, *op. cit.*, p. 31 et 32.

121. Ricœur reprend un fragment relevant à ce sujet des *Confessions* de saint Augustin (le livre XI) : « Par suite (*inde*), il m'est apparu que le temps n'est pas autre chose qu'une distension, mais de quoi ? Je ne sais, et il serait surprenant que ce ne fût pas de l'esprit lui-même » (Paul RICŒUR, *Temps et récit*, t. I, *op. cit.*, p. 39).

(« si... les choses futures et les choses passées sont, je veux savoir où [*ubicumque*] elles sont)<sup>122</sup>. »

Dans l'émission diffusée par France 3, « L'archéologie de la mémoire », Bruno Blanckeman remarque la filiation qui se dresse d'une manière implicite, entre la pensée de la mémoire et du temps chez Ernaux et Proust. Selon le critique il s'agit d'« une sorte de présence implicite du modèle proustien<sup>123</sup> », aspect qui sera réitéré à plusieurs reprises par l'écrivaine même. La même filiation sera mise en lumière lors du colloque organisé à Cerisy en 2012, ayant comme thème de recherche « Le temps et la mémoire » dans l'œuvre ernalienne<sup>124</sup>. Cependant, Bruno Blanckeman remarque une différence entre les deux écrivains et cela concerne le célèbre épisode de la madeleine et le rôle de la mémoire. Selon le critique, chez Ernaux, qui croit à la fonction volontaire de la mémoire à produire des souvenirs, il s'agit d'une « mémoire biscotte<sup>125</sup> », tandis que chez Proust il est question de mémoire involontaire.

La dimension temporelle de la trace est inscrite dans l'âme et l'esprit de l'étant. Selon saint Augustin, « C'est en toi (*in te*), mon esprit, que je mesure les temps [à l'aide de l]"impression" ( *affectio*), que les choses en passant font en toi, y demeure (*manet*) après leur passage, et c'est elle que je mesure quand elle est présente, non pas ces choses qui ont passé pour la produire (27, 36)<sup>126</sup> ». Le temps auquel on fait référence n'est pas un temps extérieur. Et nous nous proposons à interroger et démontrer l'origine de ces choses révolues et la manière dont elles peuvent être (re)mises dans un temps

---

122. *Ibid.*, p. 31.

123. [<https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/annie-ernaux-44-larcheologie-de-la-memoire>].

124. BEST Francine, BLANCKEMAN Bruno et DUGAST-PORTES Francine avec la participation d'Annie ERNAUX, *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire*, Paris, Éditions Stock, 2014.

125. *Ibid.*

126. RICŒUR Paul, *Temps et récit*, t. I, *op. cit.*, p. 44.

présent, tout en réitérant la fonction essentielle et révélatrice de la trace et de l’empreinte dans la récupération et dans la restitution du temps vécu. Cependant, on constate d’une part la pertinence des idées exposées, et leur limite et caractère aporétique (*i. e.* l’importance de la réflexion sur les événements et les expériences passées), d’autre part. De même, « c’est à cette énigme de la spéculation sur le temps que répond l’acte poétique, la mise en intrigue<sup>127</sup> ». Et c’est la *Poétique* d’Aristote, selon Ricœur qui « fait travailler » l’énigme. L’exploration de la relation qui s’établit entre le temps (« l’expérience vive ») et le récit (« le discours ») constitue un dernier arrêt nécessaire afin de fermer le cercle théorique que nous avons dessiné. Dans la recherche des traces, Ernaux conjugue le travail de l’historien (d’ethnographe, selon elle-même) avec celui « d’historien-philosophe » par le recours aux archives, aux documents, à la musique, en effet à tous les instruments qui font parler le passé. La pensée ricœurienne rejoint celle d’Ernaux en se partageant le même but, car selon le philosophe « Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d’être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de sauver l’histoire des vaincus et des perdants. Toute histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit<sup>128</sup>. » La trace et sa dimension temporelle sont inscrites dans la trame du récit en requérant la présence d’une identité (de *l’identité narrative*, selon Ricœur) traduite dans les écrits ernaliens en « quête identitaire » ainsi qu’elle l’affirme dans les lignes suivantes : « J’ai pris conscience qu’il n’existe pas d’identité. On ne sait pas qui on est, mais on peut le saisir à travers l’histoire, les époques. Moi, je suis faite de mes époques successives<sup>129</sup>. »

---

127. *Ibid.*, p. 49.

128. *Ibid.*, p. 143.

129. [[https://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux\\_813603.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html)].



Il apparaît clairement que la construction de la poétique de la trace et de l’empreinte chez Ernaux est mise en dialogue avec et éclaire en même temps par les idées les plus pertinentes émises jusqu’à présent à ce sujet. De toutes ces pensées, celle de Ricœur s’avère la plus proche de la création ernalienne, et de la trace mise en relation avec les éléments et les processus mnémotiques, et avec la quête identitaire (« l’identité narrative »). Leurs pensées se retrouvent du point de vue de l’horizon exploré et à travers leurs créations dans un champ eidétique commun. Dans l’un de nos échanges, les propos d’Ernaux élucident la pertinence d’une filiation idéologique avec la pensée du phénoménologue, même si selon elle : « Les ouvrages de Ricœur sont intervenus tardivement dans ma trajectoire d’écrivaine, *Temps et récit* en 1990. Je n’ai eu qu’en 2014 *La mémoire, l’histoire, l’oubli* et tout récemment *Penser la mémoire*. Votre interprétation est possible, donc <sup>130</sup>... » Si l’on voulait métaphoriser notre approche, on pourrait dire qu’Annie Ernaux aurait su accomplir au mieux le désir de Paul Ricœur, celui de trouver « un[e] justicière », le « poète » et de « dire les justes », et tout cela lié à sa quête de vérité et à sa philosophie de la volonté.

Les concepts de la trace et de l’empreinte dans leur capacité de « connecteurs », de « rupture » selon Ricœur, ou de « perte » selon nous, sont mis en dialogue et définis avec et à partir de la mémoire, le souvenir, le processus de remémoration, le temps vécu, le corps souffrant ou mort, le corps amoureux et passionnel, l’« identité narrative », la quête identitaire, le concept du don (de l’« étant donné »). Sans oublier les valences thérapeutiques et remédiatrices de l’écriture. Ils sont liés organiquement au processus de l’instauration de la création (à la po[é]t[i]que). Leur récurrence dans l’œuvre ernalienne est explorée et analysée

---

130. Extrait de notre échange épistolaire du 28 février 2019.

dans notre travail par le biais de la phénoménologie herméneutique de Paul Ricœur, mais aussi de la philosophie de Jean-Luc Marion (« l'étant donné », la passion et l'érotisme), de Jacques Derrida (la trace écrite, « l'archi-trace »), d'Emmanuel Lévinas (la trace e[s]t *l'illeité*) et de Carlo Ginzburg (« le paradigme de l'indice »). Tout en interrogeant la place, la dynamique, le rôle, et les fonctions de la trace nous dressons une poétique de la trace dans l'instauration d'une écriture contre le temps et l'oubli où l'on inscrit la quête identitaire. Notre démarche vise d'emblée la délimitation du concept de la trace de celui de l'empreinte en s'appuyant sur l'observation de Paul Ricœur qui dans son livre, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, identifie et propose « trois emplois majeurs du mot "trace"<sup>131</sup> » :

« me bornant à pointer la différence entre les trois emplois de l'idée indiscriminée de trace : trace écrite sur un support matériel, impression-affection "dans l'âme", empreinte corporelle, cérébrale, corticale. Telle est, selon moi, la difficulté incontournable attachée au statut de "l'empreinte dans les âmes" comme dans un morceau de cire<sup>132</sup> ».

La hiérarchisation ricœurienne de la trace à partir de la métaphore du bloc de cire constitue le point de départ de notre recherche : « la métaphore de l'empreinte, dont celle de l'inscription veut être une variante, fait appel au "mouvement" (*kinēsis*), dont l'empreinte résulte ; or ce mouvement renvoie à son tour à une cause extérieure (quelqu'un, quelque chose a frappé l'empreinte) [...]»<sup>133</sup>. À partir de cette constatation, « nous allons énoncer notre propre thèse selon laquelle l'empreinte jouit d'une nature plus profonde que la trace. Celle-ci a une nature essentiellement affective [et viscérale] et apparaît comme un résultat des traces qui ont une nature

131. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 16.

132. *Ibid.*, p. 18.

133. *Ibid.*, p. 20.

extérieure. Pourtant les deux concepts sont liés et interdéterminés, ne pouvant pas être jugés l'un sans l'autre<sup>134</sup> ».

De même, cet essai a pris naissance suite à notre intérêt pour quelques aspects essentiels qui concernent la création artistique, en effleurant les catégories qui visent le genre, la corporalité, l'interdisciplinarité des arts, la musique et les beaux-arts. Nous ne cachons pas d'ailleurs notre intérêt pour la recherche et la délimitation d'un espace de confluence de plusieurs domaines de la création : l'écriture, la photographie, la musique et les beaux-arts. L'identification des traces et des empreintes des créateurs dans leurs propres œuvres constitue un point d'ancrage incontournable lors de l'étude d'une création artistique, en général.

Les études menées jusqu'à présent sur la trace et l'empreinte dans les travaux ernaliens revêtent un caractère fragmentaire et concernent en général une partie restreinte de cette vaste problématique, d'où l'opportunité de notre recherche. L'essai de Michèle Bacholle-Bošković, *Annie Ernaux. De la perte au corps glorieux*<sup>135</sup> interroge plusieurs concepts liés à : la perte, au salut, au don, à la dette, à l'oubli, aux taches et aux traces, au corps et aux photos. Cependant, ce travail ne fait pas usance d'une approche philosophique, phénoménologique et herméneutique si nécessaire pour éclaircir les notions concernées de la perspective de l'usage ernalien. Quelques écrits remarquables réalisés par plusieurs universitaires, dont les plus représentatifs sont Tiphaine Samoyault, Élise Hugueny-Léger, Bruno Blanckeman, Pierre-Louis Fort, étudient l'interférence et l'usage de la chanson, de la photo et de la mémoire

---

134. CORA (ABRUDAN) Iringó, « Traces et souvenirs d'enfance à la charnière des paradigmes socioculturels "antinomiques" dans les récits d'Annie Ernaux », *Agapes francophones*, n° 10/2019, Szeged, Éditeur JATEPress, université de Szeged, 2020.

135. BACHOLLE-BOŠKOVIĆ Michèle, *Annie Ernaux. De la perte au corps glorieux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, [<http://books.openedition.org/pur/40745>].

matérielle dans les travaux ernaliens<sup>136</sup>. Notre essai se propose de rassembler toutes ces pièces dissipées ou disparates qui sous-tendent la création ernalienne et qui contribuent pleinement à la construction de la poétique de la trace et de l’empreinte. Notre étude s’inscrit dans le sillage de ces travaux, tout en proposant de nouvelles perspectives. Nous défendrons l’idée selon laquelle la création ernalienne s’instaure dans la logique de la recherche, de la préservation et de la restitution des traces matérielles et des empreintes affectives, tout en mettant l’accent sur « la mémoire matérielle » et « le reste » d’une vie révolue. Tout cela s’accomplit à trois niveaux : au niveau de la trace identitaire (et l’on pense également aux empreintes affectives et cognitives), au niveau de la trace écrite (qui concerne étroitement les travaux ernaliens à toutes les échelles) et au niveau réceptif (qui est celui des traces laissées par les récepteurs mêmes sur la personnalité et la création de l’écrivaine). Cette dernière question a été analysée dans notre volume qui porte sur le phénomène de la réception de la création ernalienne<sup>137</sup>.

---

136. BLANCKEMAN Bruno, « La chanson, les chansons », in Francine BEST, Bruno BLANCKEMAN et Francine DUGAST-PORTES avec la participation d’Annie ERNAUX, *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire*, op. cit. ; BLANCKEMAN Bruno, « Annie Ernaux : une écriture impliquée », in Pierre-Louis FORT et Violaine HOUDAT MEROT, *Annie Ernaux. Un engagement d’écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, p. 169-177, [<http://books.openedition.org/psn/171>]; HUGUENY-LÉGER Élise, « Annie Ernaux : une écriture palimpseste ? Inscriptions, effacement et possibilités de réinvention dans son œuvre », in Francine BEST, Bruno BLANCKEMAN et Francine DUGAST-PORTES avec la participation d’Annie ERNAUX, *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire*, op. cit. ; SAMOYAUULT Tiphaine, « Agenda, addenda : le temps de vivre, le temps d’écrire », in *Annie Ernaux, une œuvre de l’entre-deux*, études réunies par Fabrice Thumerel, Arras, Artois Presses Université, 2004 ; SAMOYAUULT Tiphaine, *Bête de cirque*, Paris, Seuil, 2013 ; SAMOYAUULT Tiphaine, « Création, procréation dans l’œuvre d’Annie Ernaux », in Francine BEST, Bruno BLANCKEMAN et Francine DUGAST-PORTES avec la participation d’Annie ERNAUX, *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire*, op. cit.

137. CORA (ÁBRUDAN) Iringó, *La réception de la création d’Annie Ernaux-perspectives contemporaines. Traces et empreintes du lectorat*, Bucarest, Bucharest University Press, 2021.



ou dans son métadiscours inséré dans ses récits. Et par cet arsenal « technique » digne d'une véritable critique ou théoricienne littéraire, Annie Ernaux crée une nouvelle poétique, une nouvelle *science* de faire la littérature, ce qui la singularise dans le champ littéraire contemporain et ultra-contemporain français et universel. À un niveau plus profond, qui concerne son art de créer « la poétique du je » et de dire la vérité en refusant le recours à la fiction, cet art croise la pensée phénoménologique de la trace et de l'empreinte.

Le corpus de notre analyse vise sa création en intégralité, tout comme les manifestations créatrices ou les prises de position de l'écrivaine dans le domaine de la vie socioculturelle et même politique de la cité, autant au niveau de la trace écrite et parlée qu'au niveau de la trace que nous avons saisie dans les cybersphères (les pages Internet, Facebook, les journaux en ligne). Nous considérons également ses écrits (matérialisés en livres ou retrouvables dans les journaux ou sur Internet) comme des traces secondaires, médiées par les maisons d'édition ou par les autres instances médiatrices. Ses manuscrits représentent la trace originale qui atteste de la première trace créatrice de l'écrivaine. La nouveauté de notre ouvrage concerne aussi l'interrogation des manuscrits de la perspective des traces matérielles saisies par nous lors de la consultance de ceux-ci à la BnF, le site Richelieu. La dimension d'interdisciplinarité exigée par la nature de l'art ernalien qui touche plusieurs domaines de l'art musical mais aussi visuel : les chansons populaires, le jazz et la musique classique, les beaux-arts et la photographie est interrogée dans le processus de l'instauration de sa Création. L'usage du terme *création* par rapport aux travaux ernaliens dans notre essai n'est pas aléatoire. Il s'est imposé graduellement et il a été requis autant par la nature complexe des manifestations et moyens d'expression de son art que par la science ernalienne de faire la littérature. Cela porte aussi sur le travail du texte, le processus de la création mis en avant dans notre étude par l'approche génétique déployée dans « La trace écrite »

et l'interrogation des avant-textes dans l'analyse des manuscrits. En conséquence, ce n'est pas une œuvre mais un travail lourd des mots, des images, des sons, qui inclut l'étant du créateur non seulement dans sa singularité mais aussi en se rapportant à l'Autre, et qui se déploie sur plusieurs paliers qui convergent vers un Tout majeur, sa Création.

Le premier et le deuxième chapitre de notre ouvrage traitent deux problématiques qui sont étroitement liées et indéterminées : « La trace identitaire » et « La trace écrite » qui dévoilent autant l'instauration et la matérialité de la création ernalienne que sa complexité. Dans « La trace identitaire » nous examinons les concepts d'identité personnelle et créatrice (narrative) ainsi que les traces matérielles et les empreintes affectives qui ont marqué l'écrivaine. Elle s'appuie sur les marqueurs d'origine tels que le milieu et le monde premier d'appartenance, l'éducation et la religion, la langue d'origine, le monde bourgeois, son monde d'adoption, les lieux géographiques. Ceux-ci représentent en effet les marqueurs identitaires les plus forts en significations, auxquels l'écrivaine revient d'ailleurs tout au long de sa vie sous la forme de la métaphore du retour et de la remémoration. Nous prêtons de l'attention aux empreintes laissées par les lieux de passage, par la ville d'adoption et la vie quotidienne (Cergy-Pontoise), par tous les événements et expériences, les traumas, les voyages d'enfance, de l'adolescente et les relations professionnelles. Les notions de trace et d'empreinte sont explorées dans les sous-chapitres de cette partie en étroite relation avec les concepts et phénomènes qui portent sur : le corps amoureux, passionnel, souffrant ou malade et le corps mort, inerte, le trauma, les paradigmes et les marqueurs socioculturels identifiés dans la chanson populaire, les fêtes foraines, etc.). Les traces et les empreintes affectives laissées par les rencontres sur la construction identitaire sont celles livresques des premières années de son enfance et de sa jeunesse, de même que celles idéologiques et littéraires de plus tard, dans son adolescence et à l'université (voir les lectures engagées),

jusqu'à présent. C'est toujours dans cette lignée que s'inscrivent les entretiens, les interviews, les échanges avec des personnes qui émergent de différents milieux : universitaire, média, etc.

Le deuxième chapitre, « La trace écrite » interroge « le témoignage écrit » laissé/légué par l'écrivaine à travers ses écrits mais aussi le « témoignage non écrit » de ses prises de position publiques engagées, lors des différentes manifestations littéraires, culturelles ou académiques. Cette partie se construit dans la prolongation de la précédente, car la trace écrite ernalienne s'instaure et suit la logique de la trace identitaire. Dans « L'écriture et le travail du texte – "La main qui écrit" » nous portons une attention particulière aux processus qui concernent l'instauration de l'écriture et le travail du texte ernalien, de la perspective de sa poïétique, en analysant les traits les plus pertinents de son écriture : la recherche de la forme et du style – la dimension exploratrice, la dimension linguistique et la trace langagière, le journal intime et extime ainsi que le journal de l'écriture, l'intertextualité et le métatexte, la dimension politique et l'engagement de l'écriture, l'écriture factuelle, l'écriture et la photographie, la chanson et la peinture, l'écriture « féminine » et le féminisme. Cette partie est balisée par l'analyse qui porte sur la question de l'inscription de la trace écrite dans la chaîne causale-relationnelle : récupération-restitution-réparation-harmonisation, tout en soulignant la dimension cathartique de l'écriture, et du trauma.

L'étude dédiée aux traces originales de l'écrivaine, les Manuscrits, qui révèlent les traces de son « chantier » d'écriture, comprise dans les annexes de cet ouvrage, clôt notre essai mais d'une manière ouverte car cette « introduction » dans l'analyse de ses manuscrits ne représente qu'une brève *intro* dans la matière

d'un autre projet d'écriture que nous tenons à cœur, illustré par la métaphore de l'« Opera aperta<sup>142</sup> » d'Umberto Eco.

---

142. ECO Umberto, *Opera aperta. Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee*, Milan, Bompiani, 1962.